

Présentation

Introduction

Elsbeth PROBYN

Volume 24, Number 1, Spring 1992

Entre le corps et le soi: une sociologie de la « subjectivation »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001582ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001582ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

PROBYN, E. (1992). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 24(1), 5–9.
<https://doi.org/10.7202/001582ar>

Présentation Écrire le corps



Ni la peau, ni les muscles,
ni les os, ni les nerfs, mais le reste : un ça
balourd, fibreux, pelucheux, effiloché,
la houppelande d'un clown.

Roland Barthes par Roland Barthes, 1975.

Lorsqu'on m'a proposé de diriger un numéro de *Sociologie et Sociétés* consacré à la sociologie du corps, je me suis évidemment sentie honorée, mais intriguée aussi. Je ne *fais* pas de sociologie du corps¹, ou du moins je ne croyais pas en faire. J'ai répondu que j'accepterais de diriger ce numéro s'il portait le titre « Entre le corps et le soi. Une sociologie de la subjectivation ». Au cours de la préparation du numéro, j'ai été forcée de me demander si quelqu'un faisait vraiment de la sociologie du corps et si, en articulant le corps au soi au moyen de processus de subjectivation, je n'avais pas embrouillé encore davantage les arguments déjà très déroutants en faveur ou à l'encontre d'un sous-champ distinct qui serait la *sociologie du corps*.

Il y a plusieurs années, au cours d'un entretien télévisé intitulé « Ce corps que l'on habite », on a posé à Roland Barthes les questions suivantes : « Comment peut-on parler du corps ? Et d'abord, faut-il parler d'un corps ou de plusieurs ? » Barthes a répondu ce qui suit :

Je crois qu'il faut commencer par dire qu'il y a effectivement plusieurs corps. C'est un objet qui a l'air très simple, très objectif, très physique, le corps humain — tout le monde pense qu'on peut s'entendre là-dessus — alors qu'en réalité, on s'aperçoit que des disciplines, des sciences extrêmement diverses sont aptes à prendre en charge un certain corps humain, et que ces corps, je dirais, ont beaucoup de mal à communiquer entre eux. Le corps humain semble aujourd'hui un objet scientifique aussi hétéroclite, aussi immaî-

1. À vrai dire, à l'époque, ayant traversé d'une discipline à l'autre, je n'étais pas certaine d'être *une* sociologue. Je remercie Marie Brière, Louis Maheu et Chantal Nadeau pour m'avoir fait obligeamment fait découvrir, à travers la préparation de ce numéro, les multiples sens du mot « sociologie ».

trisable que le langage l'était au début de ce siècle, quand un grand linguiste comme Saussure a réussi à unifier les points d'attaque. (Barthes, 1982, p. 645.)

Comme le lecteur ne tardera pas à le constater, on peut trouver de nombreux corps entre les deux couvertures de ce numéro. Ces corps sont issus de disciplines diverses : philosophie, communication, littérature comparée, éducation physique, médecine et, bien sûr, sociologie. Quant à savoir si ces corps communiquent vraiment entre eux, c'est là une question à laquelle il revient au lecteur de répondre en définitive. Je veux seulement indiquer brièvement de quelles façons ils semblent se parler, dans la mesure où ils sont concernés par la question de savoir si une sociologie de la subjectivation est possible ou intéressante.

Faisant écho à Barthes, Jean-Michel Berthelot et ses collègues ont soutenu de façon convaincante que le corps est vraiment un objet hétéroclite (Berthelot, 1982, 1987 ; Druhle, 1982, 1987 ; Berthelot, Druhle, Clément, Forne et M'Bodj, 1985). Il s'agit là d'une proposition de plus en plus évidente, une proposition démontrée par les faits lorsqu'on regarde autour de soi, et une bonne chose aussi si la représentation d'une multitude de couleurs et de formes corporelles peut contribuer à déconstruire l'image hégémonique d'un corps mâle blanc se posant à l'Autre. Il importe moins de savoir s'il existe ou non une sociologie du corps que de constater les façons dont le corps nous oblige à repenser l'articulation entre l'individu et la société ainsi que le rapport du soi à soi :

Les comportements corporels, les attitudes vestimentaires, les pratiques alimentaires, les jeux d'apparence constituent un matériau d'autant plus intéressant que s'y joue, dans les sociétés développées, une modalité nouvelle du rapport individu et société, faite à la fois de soumission à la mode et aux codes et d'affirmation individualiste de soi. Acteurs et structures peuvent alors être pensés selon les modalités de leur articulation. (Berthelot, 1991, pp. 120-121.)

Cette description d'une conjoncture sociétale est suivie de la description d'une autre conjoncture, au sein de la sociologie celle-là : « La sociologie, enfin, est touchée depuis quelques années, par un courant de réflexion issu de la philosophie, de l'anthropologie et de l'esthétique. » (Berthelot, 1991, p. 121.) Pour beaucoup, ce moment porte le nom de postmodernité et le mouvement concomitant en sciences sociales, celui de postmodernisme.

En se rappelant, en toute simplicité, qu'une problématique est aux prises à la fois avec la présence et l'absence de concepts, il nous faut, pour penser le corps (de façon sociologique), faire face à de nombreux concepts, tant exprimés que sous-entendus. De plus, comme Gilles Deleuze et Félix Guattari nous le rappellent, « le concept n'est pas donné, il est créé, à créer ; il n'est pas formé, il se pose lui-même, en lui-même, autoposition » (Deleuze et Guattari, 1991, p. 16). Pour nous, le concept du corps ne se présente donc pas déjà tout fait, mais il est créé afin de nous permettre de questionner d'autres concepts.

Plusieurs théoriciens des sciences sociales se servent de la conjoncture postmoderne et de la reconnaissance accordée au postmodernisme comme d'une sorte de « carte blanche théorique » pour énoncer des propositions plutôt vagues et générales sur le social. Étant donné les façons irrésistibles dont les corps se manifestent et sont socialement marqués, l'attrait qu'éprouvent les postmodernistes à leur endroit est sans doute compréhensible. Analysant l'épistémologie du corps dans les théories de Baudrillard et de Maffesoli, Caroline Bayard fait aussi référence à l'aspect spectaculaire des corps que l'on rencontre dans les rues de n'importe quelle ville occidentale, « le corps et ses apparences, la peau, changeante, bariolée, exacerbée dans tous les excès (skinhead, punk, kiki, paninari) ». La présence dans la société de ces corps flamboyants est évidente ; la façon dont ils fonctionnent sociologiquement est une tout autre affaire. En fait, Bayard consacre justement son article aux épistémologies différentes qui sous-tendent les représentations du corps postmoderne chez Baudrillard et Maffesoli ; d'une part, Baudrillard définit « l'identité comme un rêve inutile, ou une vengeance surréaliste », d'autre part, Maffesoli souligne que « la pluralisation de la personne et du moi, l'androgynat, la labilité héraclitéenne, la fusion groupale [...] démontreraient le passage d'une *logique de l'identité* à une *logique de l'identification* » (Bayard).

À l'encontre de cette hyper-description du corps qui caractérise Baudrillard et surtout ses disciples anglo-américains, nous cherchons dans ce numéro à redonner au corps sa concrétude tangible ou sa matérialité. Nous voulons ainsi réagir contre ce que Charles Levin décrit comme « le profond reniement ontologique du corps » qui a marqué la pensée occidentale. Tant l'attrait que le rejet de la corporalité du corps sont évidemment des refrains familiers. Comme le soutient Elizabeth Grosz, depuis au moins Nietzsche, « l'évaluation et l'utilisation des connaissances se fondent sur le corps — ironiquement le corps invoqué n'est pas lui-même concret ou tangible, mais "philosophique" ». Ainsi, l'un des défis que pose aujourd'hui le corps à la sociologie, c'est de savoir comment investiguer ses forces, ses images, ses couleurs au niveau épistémologique — déterminer quelles connaissances sous-tendent l'articulation conjonctuelle du corps et de la société, tout en ne perdant pas de vue les répercussions ontologiques de ses formes — ou comment investiguer la matérialité des effets et de l'affectivité corporels. En d'autres mots, il nous faut reconsidérer de quelle façon nous pouvons faire justice au corps et articuler sa « concrétude tangible » dans le savoir sociologique.

À partir de l'article de Grosz, de celui de Kim Sawchuk et du mien, nous voyons émerger dans les analyses féministes une façon possible de conserver au corps sa matérialité, tout en rehaussant son importance au niveau épistémologique. Pour Grosz, le corps sexué peut servir à démontrer de façon évidente « la sexualisation explicite des connaissances » ; une des lignes d'attaque de la théorie féministe « remet en question beaucoup d'hypothèses fondamentales et de critères méthodologiques qui régissent les connaissances [...] soulignant certaines répercussions de la connaissance du corps sur la production et sur l'évaluation des connaissances ». Sawchuk, de son côté, analyse comment le discours de mise en marché des couches de bébé s'articule autour de la division des sexes, et soutient que le discours publicitaire construit aujourd'hui un corps sexué d'enfant. L'image de couches ornées en bleu « des rayures Oxford » pour les garçons et en rose de « boutons de roses » pour les filles est un fait banal en soi, dit-elle, mais il n'en reste pas moins que « la couche est un lieu où on peut analyser la matérialité du discours et de la chair ». En outre, cet exemple anodin semble prouver la thèse de Foucault voulant que les corps soient constamment, et peut-être de plus en plus, transformés en discours : « le corps n'est pas réprimé mais révélé dans un dispositif du pouvoir générateur de signes » (Sawchuk).

L'exemple de la couche sexuée pourrait évidemment être considéré comme un autre exemple de la façon dont le corps ne constitue qu'un simple matériau servant à l'inscription des normes sociales. Comme le démontre Levin, la sociologie classique s'est beaucoup servie du corps. « S'il existe, dit-il, une notion socio-scientifique qui résume bien la sagesse des notions en ce qui concerne le corps, ce serait sûrement la conception du corps du nouveau-né comme *un corps à socialiser* — à former, à discipliner, à inciter à la conformité. » Nul doute que les corps ont été formés par des systèmes normatifs et qu'ils continuent d'être le principal moyen d'inscription des normes sociales. Il suffit, par exemple, de considérer les diverses mesures adoptées en faveur et à l'encontre des corps séropositifs pour constater que ce que Foucault appelle les « techniques de domination » est encore en vigueur. Toutefois, comme le démontre le succès des pratiques sexuelles sécuritaires dans la communauté gaie, les techniques de domination du corps peuvent aussi être retournées contre elles-mêmes et servir à questionner ainsi qu'à affirmer une identité et une solidarité. Les lignes de force (Deleuze) extérieurement imposées au corps peuvent être transformées de façon à correspondre à des pratiques du soi.

En intitulant ce numéro « Entre le corps et le soi », je voulais souligner la nécessité d'explorer sociologiquement ce qui se produit lorsque le corps n'est plus emprisonné dans un dispositif de domination. Ou plutôt, puisque nous traitons d'un corps et d'un soi abstraits, ce qui se produit lorsque nous pensons le corps autrement. Et dans l'univers des sciences sociales contemporaines, quiconque s'intéresse de nos jours à ces objets ne peut esquiver la pensée de Foucault, particulièrement ses derniers écrits sur les « techniques du soi » et sur les « processus de subjectivation ». Alors, sans vouloir réifier une perspective analytique que seuls quelques auteurs reprennent dans ce numéro, il me semble que les travaux de Foucault peuvent servir d'inspiration à ceux qui souhaitent suivre une voie théorique allant du corps au soi et du soi au corps.

En articulant le corps au soi et en nous tournant vers la subjectivation, nous découvrons un objet riche et étonnamment proche que nous pouvons investiguer d'un point de vue sociologique :

[...] des pratiques réfléchies et volontaires par lesquelles les hommes, non seulement se fixent des règles de conduite, mais cherchent à se transformer eux-mêmes, à se modifier dans leur être singulier, et faire de leur vie une œuvre qui porte certaines valeurs esthétiques et réponde à certains critères de style. (Foucault, 1983, p. 53.)

Ainsi, le soi que nous trouvons par l'analyse des techniques du soi est un ensemble de pratiques qui s'articulent autour de trois rapports : un « rapport au réel », un « rapport code » et un « certain rapport à soi » (Foucault, *ibid.*, p. 68).

Comme le montrent Françoise Boudreau, Ralph Folman et Burt Konsak, il est en effet possible d'utiliser dans un cadre sociologique les aperçus de Foucault pour arriver à une étude plus complète de l'interaction des actions corporelles et des pratiques du soi. Dans leur analyse des techniques du soi enracinées dans les pratiques corporelles de combat à travers le *kumite*, les auteurs font valoir « une forme de construction et d'expression de soi [...] Ce soi n'est pas un concept, mais une expérience qui surgit... Il ne s'agit pas d'un soi égocentrique ».

Cette orientation vers la subjectivation et l'articulation du corps au soi inspirée de Foucault a l'avantage de nous forcer à penser les pratiques du soi sans passer par l'Individu ou le Sujet. Comme l'affirme succinctement Deleuze : « C'est idiot de dire que Foucault découvre ou réintroduit un sujet caché après l'avoir nié. Il n'y a pas de sujet, mais une production de subjectivité » (Deleuze, 1990, p. 154). Dans sa défense de la conception chez Foucault de « la liberté [comme] une précondition ontologique de la politique et de l'éthique », Paul Patton montre clairement que « l'autonomie doit être comprise comme la capacité de gouverner ses propres actions qui est acquise par certaines personnes à des degrés divers et par rapport à certains aspects de leur corps et de leur comportement ». Ainsi, contre « les critiques de Foucault [qui] ne cessent de souligner l'absence de critères normatifs dans son œuvre [...] se fondant sur l'absence de toute conception du sujet », Patton nous fait voir « une mince conception du sujet ». Repenser le sujet est également au cœur de l'article de Marike Finlay. Allant au-delà de la critique postmoderniste du sujet, elle soutient que « la re-subjectivation de l'être dans le travail de surmonter l'horreur du vide du non-être est, en tant que relation, une réontologisation et une désaliénation émancipatrice ».

En revenant à ce que Berthelot décrit comme une « affirmation individualiste de soi » ou à ce que François Ewald appelle « l'individualisme, le grand retour » (1989), il devrait être clair que ce dont nous avons désespérément besoin en ce moment, c'est une façon d'élaborer des théories sociologiques qui ne se fondent pas sur un sujet transcendantal ou un individu originel. Comme le souligne avec à-propos Stephen Schecter, dans l'identité politique, la surexploitation du soi peut à long terme entraver une conception plus globale de l'émancipation. « Mais ce nouveau soi constitué, soutient-il, aussi importantes qu'étaient ses victoires politiques, s'est révélé vite fragile dans le domaine du sens, et l'identité construite, plutôt un enfermement dans ce que certains conviennent d'appeler l'ère du vide. » À l'instar de Pierre Rivard, je suis d'avis moi aussi que l'affirmation de l'identité gaie et lesbienne a apporté des acquis politiques et sociaux considérables. Néanmoins, comme le souligne Rivard, le dispositif de lutte contre le sida élaboré majoritairement contre les gais s'est aussi emparé efficacement des notions du soi/non-soi. C'est pourquoi « la figure de concepts tels que l'homophobie, l'érotophobie, la nouvelle droite ou l'ordre familial » exige que nous concevions de toute urgence des analyses sociologiques qui peuvent démystifier le pouvoir de l'individu tel qu'il s'exprime par le corps ou le soi.

S'il m'est permis d'apporter une conclusion à cette présentation, c'est de simplement souhaiter que ce numéro stimule les discussions et les réflexions au sujet des corps et des sois en sociologie. Face au retour de l'Individu avec tout son poids idéologique, nous voulons insister sur le fait qu'il existe vraiment plusieurs corps pour la sociologie et pour les sciences sociales en général. Plutôt que de déplorer cet état de choses, nous pouvons encourager ces

corps à se parler et entreprendre de les faire parler de la conjoncture sociale dans laquelle nous nous trouvons. Étant donné que la question de l'identité (qu'elle soit nationale, sexuelle ou ethnique) devient de plus en plus stratégique, nous pouvons nous servir du mouvement entre le corps et le soi pour penser aux façons dont il est possible d'envisager les exigences du social. Disons, en utilisant les mots encourageants de Michel de Certeau, qu'il s'agit de placer nos corps et nos sois dans une « géographie du possible » (1973), de considérer la possibilité d'une sociologie de la subjectivation motivée par un « souci de soi » contemporain.

E. P.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, Roland (1975), *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil.
BARTHES, Roland (1982), « Encore le corps », *Critique*, août-septembre.
BERTHELOT, Jean Michel (1987), « L'évanescence facticité du corps », *Sociétés*, n° 15.
BERTHELOT, Jean Michel (1991), *La Construction de la sociologie*, Paris, PUF.
BERTHELOT, Jean Michel, M. DRUHLE, S. CLÉMENT, J. FORNE et G. M'BODJ (1985), « Les sociologies et le corps », *Current Sociology*, vol. 32, n° 2.
BERTHELOT, Jean Michel (1982), « Une sociologie du corps a-t-elle un sens ? », *Recherches sociologiques*, vol. XIII, n°s 1 et 2.
DE CERTEAU, Michel (1973), *La Culture au pluriel*, Paris, Inédit 10/18.
DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1991), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit.
DELEUZE, Gilles (1990), *Pourparlers*, Paris, Éditions de Minuit.
EWALD, François (1989), « L'individualisme, le grand retour », *Magazine littéraire*, n° 264, avril.
FOUCAULT, Michel (1983), « Usage des plaisirs et techniques du soi », *Le Débat*, n° 27.